

des billets disparus, afin qu'on arrêtât sur-le-champ quiconque s'en trouverait porteur... Or, voyez quel singulier hasard ! tandis qu'on cherche au loin ces malheureux billets, un vieux campagnard, fort défilant, comme ils le sont tous, s'adresse à moi pour être éclairé sur l'authenticité de ceux qu'on lui propose, et je trouve... les Nos 2549 et 7231 ! Mon devoir était tout tracé ; je retiens les malencontreux chiffons, je fais prévenir le brigadier de gendarmerie, et... Vous, monsieur, ne comprenez-vous pas de quoi il s'agit ?

Puysieux se sentit perdu.

Madame Arnaud reprit. Vous êtes absolument en mon pouvoir vous le voyez néanmoins, je veux user de clémence envers vous je ne vous livrerai point à la justice si vous quittez immédiatement le pays pour n'y jamais revenir. Ainsi ne perdez pas de temps car demain je ne serai pas maîtresse des événements.

Puysieux lança un regard de colère à la directrice, balbutia quelques paroles et sorti aussitôt du bureau.

La journée s'écoula. Bien que Valérie n'eût pas vu Gérard quand il avait traversé Saint-Martin, elle ne tarda pas à être informée par la rumeur publique de l'heureuse tournure qu'avaient prise les événements à la Bastide. Toute la bande d'huissiers et de recors, sous la conduite de Fortin, venait de rentrer au bourg en racontant, à qui voulait l'entendre, que la démonstration de la matinée avait été causée par une erreur, que M. de Vaublanc était le plus loyal et le plus honorable des hommes ; que sa fortune était mieux assise que jamais, etc. Madame Arnaud apprît ces détails de Thérèse, et des facteurs qui naturellement étaient toujours informés les premiers des nouvelles du pays.

— C'est fort bien, pensait Valérie, Aujourd'hui même j'irai m'assurer si l'on me refusera encore la porte à la Bastide-Vialard.

Mais elle ne pouvait sortir avant l'arrivée du courrier du soir, et quand la voiture fut passée, il fallut procéder au triage des dépêches. Comme la directrice s'occupait de ce soin avec l'aide de Thérèse, celle-ci s'écria tout à coup :

— Ah ! madame, voici plusieurs lettres pour vous... Et tenez, celle-ci est aussi grande, ma foi ! que celle qui est arrivée ce matin pour M. Vaublanc.

La directrice s'empressa d'ouvrir ses lettres, tandis que Thérèse continuait sa tâche. Valérie, après avoir achevé cette lecture, demeura pensive un moment, puis elle laissa échapper tout haut ces paroles :

— Allons ! je n'ai plus d'objections à faire... il faut céder.

La factrice regarda sa maîtresse d'un air d'intérêt.

— J'espère, madame, dit-elle, que vous ne venez d'apprendre rien de fâcheux ?

— Non, ma fille ; seulement, je vais encore être dans l'obligation de quitter Saint-Martin, et cette fois ce sera pour toujours.

— Pour toujours, madame ? dit Thérèse avec douleur ; nous qui commençons à tant vous aimer !

Je serai remplacée par une personne que vous aimerez autant et peut-être d'avantage. Du reste... avant de partir, Thérèse, je m'arrangerai pour qu'en mon absence vous ne manquiez pas de consolations. Vous épouserez Jacques Dumoulin, puisque vous voulez décidément en courir les risques. Je me chargerai des effets de nocce, et le jour du mariage vous porterez un de ces jupons brodés que vous admirez tant.

— Ah ! que madame est bonne ! s'écria la factrice transportée.

Mais on ne pouvait démêler si ces transports avaient pour cause la permission de mariage ou la promesse d'un des splendides jupons de sa maîtresse. Comme elle allait peut-être s'expliquer, la directrice lui fit un petit signe amical et se replongea dans sa lecture.

Bientôt pourtant elle passa dans sa chambre à coucher. Quand elle reparut, elle avait remis son châle, son chapeau, et elle était prête pour sortir. Après avoir congédié les piétons qui venaient de rentrer et donné ses ordres à Thérèse, elle se dirigea d'un pas rapide vers la Bastide-Vialard.

VII

LA RÉPARATION

Lorsque la comtesse entendit Charles annoncer la directrice des postes, elle poussa un soupir de soulagement.

— Ah ! qu'elle soit la bienvenue ! s'écria-t-elle, oubliant toutes ses préventions passées.

— Madame Arnaud ! la chère madame Arnaud ! dit Emma en courant au-devant de Valérie.

— Notre fée bienfaisante ? dit le comte.

— La plus noble et la meilleure des femmes ! ajouta Gérard. Ce fut au milieu de ce concert d'éloges et de paroles affectueuses que Valérie fit son entrée dans le salon. La nuit tombait et l'on n'avait pas encore allumé les lampes. Cette demi-obscurité empêcha que l'on ne vit un sourire un peu amer errer sur les lèvres de la directrice pendant qu'elle disait :

— Voilà un accueil bien différent de celui que j'ai reçu dans cette maison, il y a seulement quelques jours !

Le comte et la comtesse ne comprirent pas ce reproche, mais Emma, qui s'était emparée du bras de madame Arnaud, murmura en l'embrassant :

— Méchante, vous savez bien que, moi du moins, je n'ai jamais changé pour vous.

On prit place, et la conversation devint générale. Le comte remercia chaleureusement madame Arnaud de lui avoir expédié sans retard la dépêche ministérielle.

— Bah ! dit Valérie en souriant, ce sont là de ces légers services que mes fonctions me permettent de rendre à de bons voisins... Quoi de plus simple et de plus naturel ?

— Mais était-il aussi naturel que vous, madame, vous ayez pu exercer une influence sérieuse sur une décision du gouvernement ?

— Que voulez-vous dire, monsieur le comte ? Moi, pauvre directrice des postes dans un village des Basses-Alpes ?...

— Vous feignez de ne pas me comprendre ; mais vous ne donnerez pas le change à ma gratitude, car je sais quelle part vous avez dans le contenu de la dépêche que vous avez été chargée de me transmettre.

— Ah ! monsieur Gérard, monsieur Gérard, dit Valérie en se tournant vers l'ingénieur et en le menaçant du doigt. Allons ! poursuivit-elle gaiement, pour ne pas humilier ceux qui peuvent se croire mes obligés, je vais bientôt me trouver dans la nécessité de changer de titre et de nom... En attendant, monsieur le comte, la directrice des postes de Saint-Martin vient de terminer une tâche dont le résultat ne saurait vous être indifférent. Les deux billets de mille francs, qui ont été dérobés dans une lettre à votre adresse, sont retrouvés, et on vous les remettra en même temps que vous connaîtrez le voleur.

— Et ce voleur, quel est-il ?

— Vous le saurez demain ; il ne faut rien préjuger de l'œuvre de la justice.

— Et nous découvrirons sans doute aussi dans cette affaire, reprit M. de Vaublanc, de nouveaux témoignages de votre sagacité, de votre haute intelligence. Déjà vous nous aviez rendu un immense service en arrachant le masque à un intrigant qui avait surpris ma confiance. Les preuves positives de son indignité nous sont arrivées fort à propos, là-bas au Camp-de-César, car le combat allait recommencer, et ce féroce duelliste eût tué infailliblement notre pauvre ami Gérard... ce qui eût contrarié beaucoup certaines personnes de ma connaissance !

— Eh bien ! ce service, si grand qu'il soit, reprit l'ingénieur, ne pouvait rien ajouter à l'amitié, à l'admiration que m'inspirait déjà madame Arnaud.

— Et que je partage, moi ! s'écria mademoiselle de Vaublanc avec chaleur.

Madame Arnaud sourit.

— Ces marques de sympathies, reprit-elle, sont une compensation suffisante aux calomnies que M. de Puysieux, pour se venger, a répandues contre moi, calomnies qui ont pu m'a-